

Pierre Loti et Roland Barthes face à l'Extrême-Orient : histoire d'un malentendu

Sophie BASCH – Université Paris-Sorbonne

En 1971, la préface que Roland Barthes rédigea pour l'édition italienne du premier roman de Pierre Loti, *Aziyadé* (le récit des amours clandestines, à Constantinople, d'un officier de marine anglais et d'une jeune esclave turque), fit sensation. Près d'un siècle après la publication d'*Aziyadé* (1879), cette préface qui fut reprise en 1972 dans la revue *Critique*, avant de devenir un chapitre de la nouvelle édition du *Degré zéro de l'écriture, suivi de Nouveaux Essais critiques*. La rencontre entre un des penseurs les plus en vue de son temps, figure de proue de la sémiologie et du structuralisme français, et un romancier qui passait pour démodé, désuet, avait à première vue de quoi surprendre. Dans sa récente biographie de Roland Barthes, Tiphaine Samoyault a relevé que Barthes transposait les principaux motifs de son existence personnelle et esthétique dans sa sympathie pour Loti, écrivain de l'autoportrait plus ou moins déguisé, de l'incident comme degré zéro de la notation, et du « séjour », ce statut intermédiaire entre le tourisme et la résidence pleinement assumée du citoyen : un état inclassable de suspension.

Barthes avait commencé la rédaction de son essai sur Loti en 1970, année où parut *L'Empire des signes*, synthèse des notes prises au cours de trois voyages au Japon, vécu comme un espace du vide (de même qu'*Aziyadé* était le livre du rien et du détour, de l'anacoluthie), qui lui permet de se libérer des contraintes occidentales qu'il lui arrive de qualifier comme terroriste, de laisser venir à lui des signes qui inscrivent enfin son corps dans l'espace et le définissent pleinement comme sujet.

Victor Segalen, dans son fameux *Essai sur l'exotisme* (notes prises entre 1904 et 1918, parues à titre posthume en 1955), s'en était pris à l'ethnocentrisme des voyageurs européens, accusés d'entretenir une vision colonialiste de l'Extrême-Orient. Dans une très remarquable préface à *Madame Chrysanthème*, roman de 1887 où Pierre Loti rapporte son expérience d'un mariage d'un mois au Japon, Bruno Vercier n'hésite pas à ajouter à la liste des écrivains dénoncés par Segalen « Barthes qui ne dédaigne Loti que pour mieux le réécrire », « Roland Barthes, qui lui, dans *L'Empire des signes*, refait carrément du Loti (l'art du paquet, le langage du rendez-vous), tout en le condamnant comme un de ces "langages connus qui acclimatent notre inconnance de l'Asie" ». Si Vercier mentionne Barthes, ce n'est pas pour abonder dans le sens de Segalen, mais bien au contraire pour souligner la complexité du discours de Loti, sa lucidité face à l'impossible dépaysement, et pour dénoncer chez Segalen comme chez d'autres adversaires de Loti une forme de présomption sinon de naïveté à vouloir adopter le point de vue de l'autre, voué à l'échec. En ce sens, la démarche littéraire de Loti lorsqu'il aborde le Japon ou la Chine, pays dont il a une connaissance bien plus superficielle que de la Turquie, et avec lesquels il refuse de jouer la comédie de l'intimité, serait plus conséquente que celle de Segalen.

Barthes, donc, reconnaissait son double dans l'auteur d'*Aziyadé*, mais mettait inutilement Loti à distance au moment où il écrivait sur le Japon, comme s'il refusait alors cette reconnaissance, ou plutôt comme s'il craignait d'être assimilé, en cette occasion précise et en dehors du cadre de son activité critique, à un romancier méprisé par l'intelligentsia. Quant à Simon Leys, sa lumineuse intelligence ne l'empêcha pas de confondre, dans les anathèmes qui lui étaient coutumiers (et qui sont pour la plupart pertinents) Pierre Loti et Roland Barthes dans le même mépris. C'est ainsi que Leys associa la description par Loti d'un chapelet de mains coupées à Pékin et, dans une accusation qui confine au procès d'intention, l'attitude présumée de Barthes face à des inscriptions murales faisant état de massacres en Chine. Roland Barthes avait voyagé en Chine au printemps 1974 en compagnie de François Wahl et d'une délégation du groupe *Tel Quel* composée de Philippe Sollers, Julia Kristeva et Marcelin Pleynet. Loin de se transformer en chantre du maoïsme à son retour, il avait livré sa vision volontairement distanciée de ce

parcours. La publication en 2009 de ses *Carnets du voyage en Chine* devait révéler que le point de vue résolument phénoménologique de Barthes était pour lui la seule manière possible de résister au piège d'une interprétation nécessairement fallacieuse, dans lequel tombèrent plusieurs de ses contemporains. Or voici ce qu'écrit Simon Leys : « Aujourd'hui [...] les esthètes de *Tel Quel* semblent avoir retrouvé en Chine l'exquis secret du client de Madame Chrysanthème. [...] À Pékin même des inscriptions murales font état de massacres survenus au Jiangxi. Mais M. Roland Barthes, s'il était confronté à de pareilles affiches, n'y verrait sans doute qu'une calligraphie "d'un grand jeté lyrique, élégant, herbeux" et l'énigme de ces gracieux hiéroglyphes ne le préoccuperait guère, maintenant qu'il a découvert combien « nous sommes ridicules quand "nous croyons que notre tâche intellectuelle est toujours de découvrir un sens" ». Si l'exaspération du grand spécialiste de la Chine qu'était Simon Leys est bien compréhensible, elle amène toutefois à s'interroger sur l'incompréhension, par des historiens si lettrés fussent-ils (et Leys fait incontestablement partie de cette élite), de procédés littéraires qui en l'occurrence, loin de manifester le mépris qu'on les accuse de véhiculer, manifestent un aveu d'impuissance qui prend la forme de la distance. Qui dit distanciation ne dit pas nécessairement mépris. Contrairement aux apparences, à la lecture au premier degré, la mise à distance de la Chine et du Japon par Pierre Loti et par Roland Barthes, leur subjectivité assumée, ne relève pas d'une posture cynique mais témoignent bien au contraire d'une intégrité dont on peut comprendre qu'elle prête à bien des malentendus.

L'attitude de Pierre Loti et de Roland Barthes face à l'Extrême-Orient est-elle paradigmatique ? Pour illustrer la question, l'exposé se penchera sur quelques auteurs français de l'Entre-deux-guerres, illustre comme le journaliste Albert Londres, ou moins connus comme les écrivains Henri Mylès (*Instantanés d'Extrême Asie*, 1913), Marc Chadourne (*Extrême-Orient*, 1935) et Maurice Dekobra (*Confucius en pull-over*, 1934), Francis de Croisset, (*Le Dragon blessé*, 1936). Quelle est la part, dans leurs œuvres, de la distanciation ironique, méfiante, consciente, qui n'épargne ni l'auteur ni le lecteur, et de la distanciation abusive, suffisante, produit de certitudes erronées ?